*Ami du Clergé* du 19 juin 1952

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Plans d'instructions dominicales.** — XXI. Fête du Sacré-Cœur : Les richesses du Cœur du Christ, 221. — XXII. Solennité des SS. Pierre et Paul : S. Pierre, pêcheur d'hommes, 222. — XXIII. 5e Dimanche après la Pentecôte : Le respect du prochain, 223.
**Pour le Mois du Sacré-Cœur.** — II. L'Offertoire (Temps pascal) : « Notre vie et notre résurrection », 224. — III. La Communion : « Sanguis Christi, inebria me », 226.
**Retraite évangélique pour Jeunes Filles.** — Premier jour : II. La mort de S. Jean-Baptiste, 228.

## PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

### XXI
### Fête du Sacré-Cœur

*Sur l'Evangile* (Jo., XIX, 31-37)

LES RICHESSES DU CŒUR DU CHRIST

L'évangile de cette fête invite à regarder, comme le fit S. Jean, le Christ en croix, aussitôt après sa mort. Mais cette méditation suppose la foi ; ce côté percé est comme une ouverture sur les profondeurs d'un grand mystère, celui qui fait précisément l'objet de la fête du Sacré-Cœur (Eph., III, 8-19).

I. — *Le Christ, victime immolée*

1° *Ce que S. Jean a vu.* Il met une insistance inaccoutumée à affirmer la réalité de ce qu'il a vu (Jo., XIX, 35) :

— *a)* le Christ était bien mort ; le coup de lance n'a pas voulu achever le condamné ; sinon, on lui eût, comme aux autres, brisé les jambes. Aussi faut-il deviner *une intention plus qu'humaine* dans le geste du soldat perçant le côté du Christ, un peu comme Caïphe naguère (Jo., XI, 51-52) avait prophétisé sans le savoir la Rédemption, en se faisant ainsi inconsciemment agent des volontés divines. Dieu mène les événements et les choses, surtout quand il s'agit de ses plus grands desseins.

— *b)* le coup de lance nous ouvre le côté du Christ *pour que nous en scrutions les profondeurs :* c'est cela qu'atteste S. Jean, comme un témoignage qui fait partie de sa fonction d'apôtre, au même titre que les Douze attesteront la résurrection du Sauveur. Il y a donc là un grand mystère, et pas un miracle.

— *c)* que voit-on couler du côté du Christ ? *de l'eau et du sang.* Ne cherchons pas trop à analyser la nature physique de cette eau (liquide pleural sans doute) ni à savoir s'il est normal ou non que du sang ait coulé sur la pointe de la lance perçant le côté droit de Jésus : questions secondaires pour le croyant, comme pour S. Jean.

2° *La signification de ce qu'a vu S. Jean.* Il y avait en tout cela *une valeur de symbole*. Laquelle ?

— *a)* Sans s'engager dans des explications de texte qui conduiraient trop loin, rappelons *d'abord des citations de l'A. T.* qu'évoque ici S. Jean : elles signifient :

— l'une que le Christ meurt en croix comme l'agneau pascal, lequel était tué, puis partagé et mangé, sans qu'on lui brise un seul os : ainsi du Christ en croix, malgré la coutume contraire qui normalement eût exigé qu'on brisât les jambes de Jésus comme de tout crucifié ;

— d'autre part, Jésus est comme ce mystérieux « serviteur de Dieu » dont parle Isaïe, et de nombreux prophètes inspirés après lui : celui qui devait sauver le peuple, fidèle à son Dieu et chargé de mission par lui, et qui mourut sous les regards de tous, victime de son dévouement et de la haine des ennemis de Dieu (un peu comme nous pouvons parler de Jeanne d'Arc) ; (Isaïe, LII-LIII ; Zach., XIII).

— enfin, l'eau et le sang qui coulent du côté du Sauveur signifient quelque chose : l'eau, c'est le symbole de la vie divine, surabondante, que le Christ lui-même a souvent promis de donner (par exemple à la femme de Samarie : Jo., IV, 14) ; quant au sang, pour les Juifs, c'était le siège et le signe de la vie physique, donc de la vie du corps humain. Voir couler du côté du Christ mort « eau et sang » révèle tout-à-coup à S. Jean une vérité qu'il n'avait peut-être encore pas pleinement comprise : que Jésus était à la fois homme et Dieu : donc le mystère de l'Incarnation, mais dans le cadre, nous dirions dans le décor encore dressé, du drame rédempteur.

Dans ce côté percé apparaît donc pour les croyants la profondeur insoupçonnée du *mystère de l'Incarnation rédemptrice.*

II. — *Le Christ immolé pour nous*

Pourquoi S. Jean a-t-il rapporté avec tant de détails, et presque en nous l'expliquant, cet incident somme toute secondaire du drame du Calvaire ? A cause de son importance pour nous.

1° D'abord pour que nous comprenions *ce que le Christ a fait pour nous :*

— *a)* Il s'est soumis à la volonté de son Père, il a dit « oui », malgré l'horreur des souffrances qu'il voyait venir toutes en son agonie (Luc, XXII, 41-44) ; afin de nous racheter et nous libérer de nos péchés, comme l'agneau de la première pâque ; et pour que nous puissions tous nous nourrir spirituellement de cette victime divine.

— *b)* Il a consacré sa vie entière, et surtout sa mort ignominieuse, pour nous ouvrir la route du royaume du ciel, comme jadis se livra pour son peuple le saint roi Josias, qui devint le modèle des « serviteurs » de Dieu et comme le lointain prototype du Messie souffrant (II Reg., XXII, 1, XXIII, 25).

— *c)* Il était Dieu égal à son Père, heureux dans son éternité ; mais il n'a pas estimé qu'il devait garder jalousement et égoïstement ce divin privilège ; et il a pris un corps et une nature comme les nôtres ; il s'est fait en tout semblable à nous, sauf le péché, et il s'est livré pour nous se faisant obéissant jusqu'à la mort, et quelle mort ! celle de la croix (Phil., II, 6-11). Ainsi, étant Dieu, sa soumission, son « oui » et ses souffrances ont eu la valeur infinie qui seule pouvait réparer l'offense infinie que toutes nos fautes ont faite à Dieu ; étant homme il a pu offrir au nom des hommes cette réparation. *Il nous a rachetés.*

2° C'est là un *grand mystère*. S. Paul, dans l'épître, dit lui-même combien il est confondu d'étonnement devant les profondeurs de ce mystère : le Christ nous a aimés jusque-là ! « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée » (paroles de N.-S à Ste Angèle de Foligno). Et la fête du Sacré-Cœur dont l'éclat est très grand, est voulue par l'Eglise parce que demandée par Jésus lui-même à Ste Marguerite-Marie, afin de nous rappeler à quel degré le Christ nous a aimés, jusqu'à mourir pour nous ; « et il n'y a pas de plus grande preuve d'amour » (Jo., XV, 13).

3° Mais *que faisons-nous en retour ?* — Plainte de Jésus : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! »

— *a)* En face de ce Dieu qui nous consacra sa vie, n'avons-nous pas souvent qu'ignorance de ses mystères, indifférence pour sa religion et son culte ?

— *b)* Devant le spectacle du Christ en croix et mourant pour nos péchés, ne sommes-nous pas insensibles, et surtout, ne lui préférons-nous pas la tentation, le plaisir et les fautes accumulées ?

— *c)* Devant la proclamation solennelle de son amour pour nous, que faisons-nous pour l'aimer dans ses frères qui sont nos frères, à savoir les hommes, nos compagnons d'existence ?

— *d)* Devant son appel angoissé d'âmes à sauver, qui peut-être ne connaîtront pas son Cœur aimant et ne bénéficieront pas sans nous des fruits de sa Rédemption, que faisons-nous vour leur transmettre la lumière et la vie divine ?

En un mot, nous comportons-nous vraiment en fils de Dieu, en sauvés, en appelés à la vie divine, en rachetés du péché, en témoins de l'amour de Dieu pour les hommes, en citoyens du ciel ? Tant que nous ne pourrons pas répondre « oui », ou du moins tant que nous ne serons pas sans cesse inquiétés par la réponse à cet interrogatoire qui nous vient du Christ lui-même, il ne servira à rien de chanter des lèvres les louanges du Sacré-Cœur ou de participer aux offices en son honneur.

* *

« Soyez enracinés dans la charité ; et que le Christ habite en vous par la foi ».

---

## XXII

### 4e Dimanche après la Pentecôte solennité de S. Pierre et de S. Paul

*Sur l'Evangile* (Luc, v, 1-11)

SAINT PIERRE, PÊCHEUR D'HOMMES

Une heureuse coïncidence permettra de commenter aujourd'hui l'évangile de ce dimanche dans le sens de la fête solennisée dans toutes les églises ce jour-là, celle des Apôtres Pierre et Paul. Par une scène dont le symbolisme st facilement intelligible, S. Luc évoque une des circonstances de la vocation de S. Pierre.

I. — *La pêche providentielle*

1° *Les acteurs.* — a) *Simon :* un pêcheur de Galilée, homme simple, rude comme son métier, sensible pourtant ; attaché et à son métier et à ceux qu'il aime ; sans ambition à cette date ; destiné, croyait-il, à passer sa vie au bord et sur ce petit lac, pêchant, vendant ses poissons, réparant ses filets, entretenant femme, belle-mère et plus tard enfants ; juif fidèle sans doute. Une vie très ordinaire qui pourrait toujours demeurer banale et ignorée...

b) *ses associés :* les deux fils de Zébédée : plus entreprenants peut-être, plus jeunes aussi, plus dégagés, n'ayant semble-t-il pas encore charges de famille, au tempérament parfois bouillant...

c) *leur vie et leur métier :* attachant peut-être, pénible souvent, incertain parfois quant au rendement : la pêche n'est pas toujours fructueuse. C'était le cas, ce jour.

2° *L'événement :* l'intervention de Jésus. — Ils l'ont déjà rencontré ; ils le connaissent un peu. Jésus après avoir prêché veut leur rendre service, guider leur pêche. Lui le fils du charpentier, il conseille le patron, celui qui dirige la pêche, Pierre. « Va au large ». Pierre est confiant, ou du moins soumis à celui qu'il respecte ; il sait pourtant que de toute la nuit ils n'ont rien pris. Cependant, il obéit à l'indication de celui qu'il considère comme son maître et un bon conseiller : « Selon ton ordre, je jetterai le filet ».

3° *Le résultat.* — a) il dépasse les espérances immédiates : les filets regorgent de poissons ; il faut faire appel à l'aide de l'autre barque ; les barques vont presque chavirer sous le poids des poissons : tous détails précis et si visiblement notés pour toujours dans la mémoire des acteurs.

*b)* le résultat va aussi dépasser toute attente : Pierre ne comprend pas d'où vient cette extraordinaire puissance du Maître ; il a peur ; d'autres fois encore, et sur le lac, il aura peur ; mais, toutefois, un jour viendra où il se jettera sans calculer à l'eau pour aller au-devant de Jésus (Jo., XXI, 7).

II. — *Vers une autre pêche*

Voici que s'éclaire le sens profond de cette scène. Le miracle n'avait pas pour but d'enrichir Pierre et sa famille ; il le disposait à admettre un nouvel appel du Maître.

1° *L'appel et la réponse.* — *a)* Déjà Pierre avait rencontré Jésus, conduit par d'autres (Jo., I, 40-42) ; il avait été séduit ; mais était retourné à sa vie ordinaire. Maintenant tout va changer.

*b) L'appel :* « Suis-moi ; je te ferai pêcheur d'hommes ». Pierre comprend-il tout ce que cela veut dire ? certainement non. Ici, Pierre suit parce que Jésus l'a séduit un peu comme Jérémie se disait « enjôlé » par Dieu (Jér., XX, 7).

*c)* Il répond généreusement : il laisse tout et suit Jésus. Jacques et Jean laisseront là leur filet et leur vieux père pour suivre le Maître (Marc, I, 20). Ils acceptent l'aventure, comme Abraham quitta, dans la foi et l'obéissance, Ur en Chaldée pour aller là où Dieu voulait qu'il fonde un peuple nouveau (Gen., XII, 1-4).

2° *Sa préparation à l'apostolat.* — La suite ? résumons-là rapidement : Jésus pendant des mois vit avec ces disciples choisis. Pierre verra de tout près les premiers miracles, dont pas un détail ne lui échappera. Sur les routes de Palestine, Jésus les enseignera : Pierre entendra, certes les grandes prédications aux foules, mais les paraboles, le Christ les lui expliquera spécialement (Marc, IV, 33), pour qu'il sache bien, pour qu'il ait la foi. Car cette foi devra être solide, afin que malgré les tentations elle serve de refuge et de roc à celles des autres (Luc, XXII, 31-32).

Pierre verra Jésus dans la gloire de la transfiguration mais l'entendra aussi annoncer sa Passion (Luc, IX, 28-36 et 43-45). Il reconnaîtra en lui le Messie et se verra promettre un avenir étrangement chargé de responsabilités : chef des autres, roc de base de l'Eglise (Mat., XVI, 15-19).

Il aura ses défaillances, homme non spiritualisé qu'il reste encore ; refusant d'admettre que Jésus puisse mourir il s'entendra appeler Satan, incrédule (Mat., XVI, 21-23).

3° *La grande épreuve.* — C'est le moment de la Passion ; témoin privilégié de la dernière prière de Jésus après la communion et le sacerdoce reçu, Pierre dort au jardin de l'agonie, il fuit à l'arrestation, il nie connaître le condamné, il n'est pas là au pied de la croix, il estime tout perdu le Vendredi Saint au soir. Mais il a regretté sa trahison verbale, il ira au tombeau vide, il reverra Jésus ; trois fois, pénitence du triple reniement, il devra publiquement affirmer son amour pour Jésus (Jo., XXI, 15-17).

Cette fois il est prêt pour la pêche au grand large : mais l'avenir prédit par Jésus est bien différent de ce que jadis il pensait faire de sa tranquille existence : pêcheur d'hommes hostiles ou indifférents il sera conduit là où il ne voudrait pas aller, mais en suivant le Christ (Jo., XXI, 18-22) et en étant témoin c'est-à-dire martyr.

### III. — *Pêcheur d'homme*

Quand le Christ fut remonté au ciel, c'est effectivement Pierre qui lui succéda : mesure-t-on l'importance de ce bouleversement dans la vie de cet homme ?

1° On pourra rappeler rapidement *les étapes de la vie du premier chef de l'Eglise.*

*a)* La Pentecôte, les grandes conversions à Jérusalem, l'extension de l'Evangile vers les païens ; en même temps les persécutions qui commencent, au milieu desquelles Pierre et ses compagnons font preuve d'un beau courage, inattendu.

— *b) En somme, toute la vie de S. Pierre va ressembler,* comme le Christ le lui avait prédit, *à son ancienne vie de pêcheur :* des hommes en masse à évangéliser, à convertir, à baptiser, à faire entrer dans l'Eglise. Mais cela au prix de fatigues bien supérieures à celles qu'il connut jadis quand il fallait jour et nuit, loin des siens, sur le lac agité, pêcher pour gagner. Maintenant, loin de toute attache humaine, il est un prédicateur errant, risquant sa vie et sans cesse contredit, persécuté ; mais la pêche apparaît à certains jours miraculeusement abondante : l'auxiliaire invisible y a aidé.

— *c)* Viendra la fin prédite, le grand témoignage, la ressemblance définitive avec le Christ. Pierre ne s'en juge pas digne ; il veut bien mourir sur une croix, mais la tête en bas : bouleversante humilité du « chef » de l'Eglise de Jésus ! La fête d'aujourd'hui évoque ce dernier spectacle du cirque de Néron, au flanc de la colline du Vatican. Paul, à peu de distance et à une date rapprochée mourrait décapité. Pierre ne pensait guère à cette fin quand Jésus l'aidait à pêcher sur le lac. Mais il mourait joyeux : il avait aidé le Christ à pêcher des hommes ;

2° Et maintenant ? *L'histoire de Pierre continue,* lui étant dans la gloire. Car Pierre a toujours un successeur, le pape. Glorieux en apparence seulement ; portant le poids écrasant d'une barque submergée par la masse des âmes qui reviennent à Dieu et par les lames de fond des ennemis du Christ, toujours hostiles. Et Jésus continue d'appeler à le suivre des hommes et des femmes, laïcs, missionnaires, religieux, religieuses, sans l'œuvre desquels une partie des hommes ne seraient pas sauvés. Il appelle aussi spécialement ceux qui doivent continuer la fonction de Pierre et des Apôtres : en ce dimanche, de par le monde catholique, des jeunes hommes qui ont tout quitté pour se faire pêcheurs d'hommes reçoivent le sacerdoce, sont consacrés dans leur fonction de serviteurs du salut des âmes et d'intermédiaires entre Dieu et les hommes.

3° *Leçons à déduire de ces considérations : — a)* Chacun à notre place, nous sommes invités par Jésus à faire de notre existence autre chose qu'une banale et ordinaire vie professionnelle et familiale, mais à suivre le Seigneur dans la voie de la perfection morale, du dépassement de nous-mêmes ; et à suivre Pierre, qui n'était à l'origine ni meilleur ni plus capable que nous, mais seulement généreux ; nous devons, à sa suite, rayonner autour de nous la vérité de l'Evangile.

— *b)* Prier pour le pape, responsable de la pêche des âmes et de toute l'Eglise lui, un homme, promu par le Christ à cette lourde et épuisante responsabilité. Prière, et docilité, car il est le capitaine de bateau qui nous conduit à la vie éternelle.

— *c)* Soutenir par la compréhension, la prière, l'aide morale (et matérielle au besoin) les futurs prêtres et ceux qui, en nombre insuffisant, ayant lié leur vie à notre service par amour pour le Christ, portent témoignage de l'évangile et contribuent à nous sauver.

Et surtout, suivons sans défaillance Pierre dans sa foi et sa confiance au Christ : « Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ! » (Jo., VI, 68).

## XXIII

### 5e Dimanche après la Pentecôte

*Sur l'Evangile* (Matthieu, V, 20-24)

LE RESPECT DU PROCHAIN

Toutes les époques troublées cherchent les causes des désordres contemporains. La nôtre, inquiète, désordonnée, subissant les menaces des guerres et des troubles sociaux, est-elle plus heureuse que les siècles précédents pour découvrir le remède dont elle a besoin ? Si la science et la médecine progressent pour éliminer bien des germes de mort, les hommes inventent de nouveaux modes de tuer, parce qu'ils ne trouvent pas le remède primordial dont les cœurs et les volontés ont besoin.

Chrétiens, nous possédons les ordres et les consignes de Dieu ; mais les connaissons-nous ? y obéissons-nous ? avons-nous par là le souci, en nous engageant dans une profonde réforme de nous-mêmes par l'intérieur, de rénover peu à peu le monde ?

Il faut nous faire auditeurs actifs du Sermon sur la Montagne, et décidés à le mettre en pratique. L'évangile de ce dimanche invite à commencer cet examen de conscience.

I. — *Une générosité fondamentale bien décidée* (℣. 20).

*a)* Sommes-nous réellement engagés dans la vie chrétienne pour acquérir par la perfection de notre vie d'ici-bas, la vie éternelle, « l'entrée dans le royaume du ciel » (℣. 20) ?

— ou au contraire, languissons-nous dans une pratique sans âme, d'une vie à peine différente de « ceux qui n'ont pas d'espérance » ? (I Thess., IV, 13).

Ne pas oublier de quel prix est la vie éternelle, à laquelle prépare seulement la vie présente, qui n'est pas la fin de tout. Une éternité de bonheur ou au contraire du plus grave des malheurs dépend de l'orientation présente de notre vie quotidienne. Pensons-nous assez à l'enjeu de chacune de nos journées ? il est temps encore de raviver notre volonté.

*b)* Pour entrer dans le royaume des cieux, il faut être « juste » : c.-à-d. exact et fidèle à répondre à ce que Dieu, Maître et Juge, nous demande. Ses commandements ne sont pas des brimades, mais comme des jalons de route et des soutiens qui nous permettent d'atteindre plus sûrement au rendez-vous où Il nous attend, non sans exiger beaucoup de nous.

*c)* Mais si notre justice (= notre fidélité au service de Dieu) ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux (℣. 20).

Les scribes connaissaient la Loi, mais l'interprétaient minutieusement pour en esquiver finalement l'esprit tout en surchargeant les autres : ils ont fini par condamner à mort le Fils de Dieu. Les Pharisiens s'attachaient à observer, et au-delà, tout le détail des prescriptions divines : ils en arrivaient à filtrer (moralement) des moucherons, mais laissaient passer dans leur conscience les pires pourritures morales : à l'extérieur blancs comme des tombeaux tout neufs, mais à l'intérieur, la puanteur de la décomposition : c'est N.-S. qui les caractérise ainsi, lui qui les fustigea, pour notre instruction, si durement leurs vices cachés sous des dehors hypocrites (Mat., XXIII, 25-28).

*d)* Leur exemple n'est donc pas à suivre : ceci est déjà une grande leçon. On s'érige si facilement en gardien de la morale, et on ne l'observe pas soi-même ! Et ceci condamne tout autant les fidèles que les prédicateurs eux-mêmes. Ou bien on se fait censeur intransigeant des autres : mais Dieu sait ce que les autres découvriraient dans notre vie ou notre conscience si elles leur étaient étalées au grand jour !

Nous voici donc engagés : il faut être loyal envers Dieu et les autres, si l'on veut atteindre à la vie du ciel.

II. — *Ne rien tuer dans le prochain* (ỳ. 22)

*a)* Pour faire comprendre aux Juifs, et donc à nous, comment il faut observer non seulement de l'extérieur, mais en pensée, la Loi de Dieu, N.-S. reprend en détail les principaux commandements, et il les énonce dans la lumière de la morale chrétienne. Il commence par l'homicide : « Tu ne tueras pas », disait la loi ancienne, et dit encore pour nous le commandement de Dieu. Mais jusqu'où s'étend ce commandement ? — Beaucoup plus loin qu'on ne pense.

Ne pas tuer, c.-à-d. ne pas assassiner. Nombre de pénitents des Pâques se justifient vite sur ce point : je n'ai ni tué ni volé. Est-ce tellement certain ? Et la vie de l'enfant, par exemple, que l'on tue dans le sein de sa mère, crime si fréquemment absous par les mœurs contemporaines ?

*b)* N.-S. va plus loin. Comme pour l'adultère (Mat., v, 28) et tous les péchés, on peut les commettre et gravement dans son cœur, c.-à-d. par les sentiments que l'on entretient exprès.

Les quelques cas dont va parler ici N.-S. sont des fautes graves de pensée, au moins partiellement extériorisées : la gravité de ces fautes est prouvée par la gravité des sanctions de justice juive qu'elles mériteraient, et que Jésus énumère : le simple jugement, la comparution devant le tribunal suprême ou Sanhédrin, la peine du mort du condamné égorgé avec un glaive rougi au feu.

*c)* Ainsi donc, sont homicides : — les pensées de haine entretenues contre un ennemi que l'on voudrait tuer si on le pouvait ; haine qui se traduit par des colères féroces et bien volontaires. Qu'elles soient fréquentes ces fautes ! elles ne relèvent d'aucun tribunal, pas même (sauf cas graves d'injures) de la simple police ; mais Dieu les jugera, et sévèrement.

— les violences de langage contre autrui, les injures graves qu'on lui jette en pleine figure, faute de pouvoir (ou d'oser) le faire disparaître : la correctionnelle ne s'en soucie, ni la cour d'assises : mais le tribunal suprême du Juge souverain en demandera compte ;

— et le mal grave, vrai ou inventé, peu importe que l'on propage sur le compte des autres : on tue en eux la réputation, et parfois même, indirectement, la santé minée par tant d'injures.

*d)* Que de fautes sur ce point chez les chrétiens ! ils n'ont pas encore compris leur christianisme ; ils servent Dieu des lèvres mais le méprisent du cœur en tuant le prochain que Dieu veut que nous aimions en son nom. Il nous faut absolument et sans attendre regarder dans notre propre vie : demain il pourrait être trop tard. Fréquemment on entretient une haine farouche et persévérante, par jalousie, amour dépité, intérêt lésé, tradition d'hostilité de famille à famille, divergences politiques : nous tuons ainsi le prochain : Dieu, comme à Caïn jadis, nous demandera : « Homicide, qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère monte de la terre jusqu'à moi » (Gen., iv, 10).

*e)* Perspectives bien nouvelles peut-être que cet examen de conscience sur l'homicide ? — c'est N.-S. lui-même qui nous le dicte ; comment ne pas le considérer comme un grave avertissement ? Pour n'en pas avoir tenu compte, les Pharisiens et les Scribes, qui se croyaient de bons fidèles, voire de grands saints, ont commis le pire des homicides de l'histoire : ils ont décidé la mort de Dieu. On ne sait jamais ce que l'on tue, et jusqu'où va le meurtre quand on commence en quelque façon d'attaquer le prochain.

III. — *Etre en paix avec les autres* (ỳ. 23-24)

N.-S. va plus loin encore dans la précision et la délicatesse des conseils.

— «Si tu apportes ton offrande à l'autel... » : nous pouvons transposer : si tu viens prier Dieu, ou faire un acte de générosité pour le culte ; mieux : si tu viens assister à la messe et surtout si tu t'approches de la sainte table ;

— « et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi... » : notons bien : ou nous sommes coupables du désaccord entre quelqu'un (= notre frère) et nous ; ou même ce dissentiment n'est pas notre faute : c'est l'autre qui, à tort ou à raison, a quelque chose à nous reprocher. Pensons à toutes ces brouilles prolongées ou temporaires, graves ou même apparemment légères, mais laissant dans les cœurs une blessure profonde : tout cela est dans la situation pour laquelle Jésus donne le conseil (qui est presque un ordre) suivant :

— « laisse-là ton offrande... » : tu reviendras tout-à-l'heure seulement pour dire : « Notre Père... pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons... » ; ou pour faire une « charité » à l'Eglise ; ou pour communier au corps du Christ mort par amour pour tous, qui a pour effet d'unir tous les frères dans un même amour ;

— « va d'abord te réconcilier avec ton frère ; tu reviendras ensuite présenter ton offrande ». Quelle force dans ces simples mots : « d'abord », « ensuite » : toute la leçon de cet évangile y est incluse. C'est le secret de la vie chrétienne : on sert d'abord en esprit et en vérité (Jo., iv, 23-24), ensuite seulement par le culte extérieur ; on aime Dieu d'abord dans le prochain besogneux (Jac., ii, 14-17), ensuite seulement dans des prières et des élans du cœur (I Jo., iv, 20-21) ; on bâtit et on soutient l'Eglise d'abord en se scellant aux autres par le ciment de la charité fraternelle (Col., iii, 12-15), ensuite seulement par la participation aux œuvres, aux congrès, aux meetings, ou par des dons, fussent-ils très généreux.

L'Eglise peut se passer d'argent, ou de grandioses manifestations, ou de soutiens politiques : elle ne peut se passer d'amour fraternel.

* *

*Conclusion :* — elle s'impose d'elle-même, si l'évangile a été compris. Le monde a soif de paix dans la justice et l'amour ; les chrétiens peuvent être les bâtisseurs de ce monde viable tel que les hommes le désirent, et tel que Dieu le veut. Qu'ils réforment pour cela, et tous les jours, leur propre vie. Si nous voulons que les meurtres et les guerres disparaissent, bannissons la haine de nos cœurs. Conservons, pour terminer, un conseil très simple mais fort efficace, donné par S. Paul lui-même : ne laissons jamais le sommeil venir sans nous être réconciliés avec ceux envers qui nous nous sommes éventuellement fâchés dans la journée : « *sol non occidat super iracundiam vestram* » (Eph., iv, 26).

## POUR LE MOIS DU SACRE-CŒUR

### II

### OFFERTOIRE

*(Messe votive, au temps pascal)*

« NOTRE VIE ET NOTRE RÉSURRECTION »

*« Vous n'avez pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché ; alors j'ai dit : Voici que je viens. Car il est écrit de moi en tête du livre que je dois faire votre volonté ; mon Dieu, je l'ai voulu et votre loi est au fond de mon cœur, alleluia* » (Ps. xxxix, 7-9).

Cet offertoire est de la même inspiration que celui de la fête. Au début du sacrifice de

la messe, il rappelle l'amour sans borne de N.-S. pour le Père et pour les hommes, amour extrême qui l'a conduit jusqu'à la mort sur la croix. Il est tiré du Ps. XXXIX, *Exspectans exspectavi Dominum,* qui est action de grâces et prière du psalmiste, mais déjà comme figure du Christ : car seul le Messie a réalisé le programme décrit par ce verset, dans sa totale signification.

Il met en relief ces titres du Sacré-Cœur à notre amour et à nos réparations : « *Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés..., obéissant jusqu'à la mort..., notre vie et notre résurrection..., notre paix et notre réconciliation.* » Ce ne sont pas les sacrifices et les offrandes des hommes qui ont apaisé la justice de Dieu et lui ont rendu l'adoration et l'action de grâces auxquelles il a droit, mais l'obéissance de son Fils fait homme à sa volonté.

*Rejet des sacrifices anciens ; agrément du seul sacrifice du Christ,* ce seront les deux sujets de nos réflexions.

I. — *Rejet des sacrifices anciens*

L'immolation d'une victime offerte, en quoi consiste essentiellement le sacrifice, est, pour les hommes, la manière la plus significative d'exprimer à Dieu sa souveraineté absolue et leur dépendance totale : c'est la reconnaissance effective des droits absolus de Dieu sur toute créature parce qu'elle est l'œuvre de ses mains.

Le sacrifice est même d'inspiration et de commandement divin. Pour faire entendre aux hommes que leur vie lui appartient, Dieu ordonne à Abraham de lui sacrifier son fils Isaac. Mais, par la substitution d'un bélier à la victime demandée, nous voyons Dieu refuser ce sacrifice humain, indiquer comment y suppléer, et déjà faire comprendre ce qui importe avant tout dans le sacrifice, la dépendance, l'obéissance, l'adoration.

La religion juive avait aussi ses sacrifices sanglants et simples offrandes, « *sacrifice* » et « *oblation* ». Le plus parfait de tous était l'*holocauste,* où la victime était entièrement consumée par le feu, sans qu'on en réservât une part ni pour les prêtres, ni pour les assistants. Puis les *sacrifices expiatoires* dans lesquels la victime était, partie brûlée sur l'autel, partie réservée à la nourriture des prêtres et qui avait pour but d'obtenir la rémission des péchés. Les *sacrifices pacifiques* avec la part de Dieu, la part des prêtres, la part de ceux qui l'offraient, pour remercier Dieu, ou pour lui demander une grâce. Enfin ces sacrifices *non sanglants,* ces offrandes des riches et des pauvres, comme celles faites par Marie et Joseph à la Purification de la Vierge.

Tous ces sacrifices Dieu lui-même les avait exigés de son peuple. L'homme est corps et âme et il a besoin de donner des témoignages extérieurs de son adoration et de son repentir. Mais le danger pour lui, ici comme partout, c'est de perdre de vue la signification profonde de ces rites et de n'en conserver que les gestes, d'oublier l'esprit qui vivifie. Cela avait été le malheur des juifs. « Le Seigneur trouve-t-il du plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à l'obéissance à la voix du Seigneur ? disait Samuel à Saül. L'obéissance vaut mieux que le sacrifice et la docilité que la graisse des béliers... » (I Sam., XV, 22-23 (Cf. Jér., VI, 20 ; Mat., XV, 8).

Ainsi Dieu a rejeté toute cette liturgie sacrificielle de la loi mosaïque. Il ne peut trouver sa gloire dans des rites vidés de leur âme : la religion en esprit et en vérité, l'obéissance à la volonté souveraine de Dieu.

Alors les hommes allaient-ils rester abandonnés ? Tous les ponts étaient-ils coupés qui les reliaient à Dieu ? Humainement, oui ! Il fallait que la miséricorde de Dieu conçût un plan de rédemption, et parce qu'elle devait se faire par son Fils incarné, il fallait que ce Fils se soumît aux volontés du Père. Sans cela, puisque les sacrifices anciens avaient perdu toute valeur l'humanité était perdue.

Vérités auxquelles les hommes réfléchissent peu. Et pourtant tout le drame humain était là. Il fallait que Jésus nous aimât assez pour dire à son Père : « Tu m'as formé un corps, voici que je viens pour faire ta volonté. » Il fallait qu'il fût un Cœur, le Sacré-Cœur.

II. — *Agrément du sacrifice du Christ*

S. Paul ajoute : « C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'oblation que Jésus-Christ a faite, une fois pour toutes, de son propre corps » (Héb., X, 6-10).

Dans le sein du Père, avant l'Incarnation, ce Fils reçoit tout de son Père (Jo., V, 19-20). Mais alors il ne peut être question pour lui d'obéissance... Il est égal au Père, en nature, en puissance et en majesté. Maintenant qu'il s'est incarné, qu'il est l'un d'entre nous, il peut faire acte d'obéissance. Et c'est sa première démarche. Et plus d'une fois, au cours de sa vie terrestre, il proclamera que c'est là le tout de sa carrière : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jo., VI, 38).

Et si multiples sont les volontés du Père — : « la volonté de Celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés mais que je les ressuscite au dernier jour » (39), — pourtant il en est une qui commande toutes les autres et auxquelles toutes aboutissent : sa mort sur la croix pour notre salut. Il l'appelle « *son Heure* » comme s'il n'était venu que pour cela. A son approche il refera un acte formel d'obéissance : « Que votre volonté se fasse et non la mienne » ; mais déjà, dès qu'il s'incarne, il accepte dans un élan d'amour : « Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. »

Et pour montrer que cette obéissance sans réserve est œuvre d'amour, l'œuvre du Sacré-Cœur, relevons la dernière parole de l'offertoire : « Mon Dieu, je l'ai voulu, et votre loi est au fond de mon Cœur. » La volonté du Père au fond de son cœur,... c'est son amour,

son trésor comme il le dira : « là où est votre trésor, là aussi est votre cœur ». C'est par amour pour le Père, et du même coup pour nous, puisqu'il n'y a qu'une charité.

En définitive, c'est son amour, c'est le Sacré-Cœur qui instaure dans le monde l'ordre nouveau, l'alliance nouvelle qui nous purifie, nous sanctifie, et une fois pour toutes, alors que tous les sacrifices de l'alliance ancienne n'avaient pu renouer nos relations avec Dieu. Depuis l'Incarnation, n'existe plus que l'unique sacrifice du Christ, qui accomplit la religion vraie, le culte intérieur, la soumission totale et filiale à la volonté du Père.

Nous sommes sauvés en vertu de la volonté du Père, mais par la médiation de son Fils fait homme, N.-S., c.-à-d. par son obéissance. Obéissance dont S. Matthieu nous donne de soupçonner l'héroïsme : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi. Et s'étant un peu avancé, il se prosterna la face contre terre priant et disant : Mon Père, s'il est possible que ce calice passe loin de moi. Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez... Il s'éloigna une seconde fois et pria ainsi : Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite . » (XXVI, 39-42). Et si dans cette lutte de deux volontés triomphe celle du Père, c'est parce que « l'amour l'emporte », amour pour le Père et amour pour nous : le Sacré-Cœur.

* *

« Cette oblation nous a sauvés, une fois pour toutes. » Il n'y a plus place, désormais, pour une nouvelle immolation sanglante de Jésus. Pourtant elle se renouvelle sacramentellement à l'autel par le sacrifice de la messe afin que ses mérites nous en soient appliqués. Souvenons-nous : que nous sommes sauvés par l'obéissance de Jésus à la mort de la croix ; que cette obéissance est l'effet de son amour pour le Père et pour nous ; qu'il n'y a de vraie religion que dans cette pleine conformité de notre volonté à celle de Dieu, à l'exemple de N.-S. et qu'elle ne peut être, chez nous comme chez lui, que l'aboutissement de l'amour.

Et ces vérités nous aideront à sentir toujours davantage à quel point il nous a aimés, que son amour est le dernier mot de toute son œuvre et de toute sa vie.

Elles nous aideront à conformer notre attitude à la sienne, il nous soumettra filialement à la volonté de Dieu, à le faire, nous aussi, par amour. « *Dilexit... Diliges :* il t'a aimé, il te faut l'aimer. »

---

## III

### LA COMMUNION

### « SANGUIS CHRISTI, INEBRIA ME... »

« *Un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau* » (Jo., XIX, 34).

La plupart des Pères de l'Eglise, des docteurs et des saints ont donné un sens symbolique à ce mélange de sang et d'eau jailli du côté de Jésus. Pour Tertullien, S. Cyrille de Jérusalem, S. Jérôme, c'est la figure des deux baptêmes : baptême de l'eau, le sacrement, et baptême du sang, le martyre ; pour S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Cyrille d'Alexandrie, et le plus communément, c'est le symbole du baptême et de l'Eucharistie ; pour S. Thomas d'Aquin, qui relève ces différentes explications, on peut rapporter le sang et l'eau de la blessure du côté au seul sacrement de l'Eucharistie, puisque pour ce sacrement de l'Eucharistie l'eau est mêlée au vin, encore que l'eau ne soit pas la substance du sacrement. C'est sur ce dernier symbole que nous ferons réflexion.

Voyons les enseignements de ce symbole *de la part du Christ, de la part du chrétien.*

#### I. — *Du côté du Christ*

La signification symbolique du pain et de l'eau dans le calice, nous est donnée par la liturgie elle-même. Tandis que le célébrant verse dans le calice le vin et quelques gouttes d'eau, il fait cette prière en bénissant l'eau :

« O Dieu, qui avez admirablement formé l'homme dans un état si noble, et qui l'avez rétabli d'une manière encore plus admirable, faites que par le mystère de cette eau et de ce vin, nous ayons part à la divinité de celui qui a daigné se faire participant de notre humanité, Jésus-Christ votre Fils, Notre-Seigneur... »

Et le témoignage que le sang et l'eau, jaillis du côté du Christ en croix, symbolisent, comme dit S. Thomas, ce vin et cette eau du sacrifice, c'est que dans certaines liturgies occidentales : dans le rite ambrosien et chez les Chartreux, on dit alors ce même verset de l'évangile : « Du côté de Jésus-Christ, sortit du sang et de l'eau... ».

Le mystère que représente ce mélange du vin et de l'eau, c'est l'union entre la personne du Fils de Dieu fait homme, de la nature divine et de la nature humaine. Par l'union de ces deux natures en sa personne, Jésus qui s'est sacrifié pour nous, nous donne d'avoir part à la divinité, et cela par la grâce rédemptrice de son sacrifice, renouvelé d'une manière non sanglante sur l'autel.

Si la grâce sanctifiante dans laquelle avait été créés nos premiers parents, qui les rendait participants de la nature divine, qu'ils avaient perdue par le péché, si cette grâce nous a été rendue c'est parce qu'elle nous a été méritée par le sacrifice de Jésus. Il fallait que la victime fût Dieu lui-même. Seul le sacrifice d'un Dieu pouvait nous réintégrer dans notre condition de Fils de Dieu.

Cela a été fait une fois pour toutes, par le sacrifice de la Croix. Alors a été constitué le capital de grâce qui sanctifiera l'humanité jusqu'à la fin des temps. Mais cette participation à la divinité par la grâce ne se réalise, pour chacun, que par l'application qu'en fait le sacrifice de la messe. C'est pourquoi nous

prions : « Faites que par le mystère de cette eau et de ce vin nous ayons part à la divinité de Celui qui a daigné se faire participant de notre humanité. »

Et cela se fait encore d'une façon plus admirable. Par la messe, non seulement Jésus nous communique sa grâce en nous appliquant les mérites de sa Passion, mais il se donne lui-même par la Sainte Communion. C'est sa divinité qu'il nous donne en même temps que son humanité ; c'est donc la vie en abondance, la plénitude de la grâce. Si nous n'y participons pas plus largement, c'est que nous ne lui faisons pas l'entrée plus grande : d'elle-même la communion va à nous diviniser : « Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. »

C'est pour que nous comprenions que c'est le don de son Cœur, que Jésus a permis ce mystérieux et sans doute miraculeux jaillissement du sang de son côté. Nous ne pouvons méditer sur cette largesse des dons du Sauveur, sans reconnaître son immense amour pour les hommes. Pour nous en donner la représentation visible, il a permis que la lance du centurion allât jusqu'à son Cœur, pour en faire jaillir ces gouttes de sang, symbole du don de sa divinité

II. — *De la part du chrétien*

Parce que le vin représente la divinité de N.-S. et l'eau l'humanité qu'il a voulu s'unir, ce sont aussi tous les hommes qui se trouvent figurés par l'eau. Si bien que ce rite nous rappelle qu'assister à la messe, c'est y participer, unir nos sacrifices à celui de N.-S., lui rendre ainsi amour pour amour et donner notre part de réparation.

Mère Marie de Jésus, fondatrice des Filles du Cœur de Jésus, disait à ses religieuses :

« Nous nous tiendrons cachées dans ce divin calice, semblables à la goutte d'eau que le prêtre mêle au vin de l'autel, afin que nos humbles réparations et notre sacrifice se mêlent au sacrifice de notre Sauveur et que de son oblation et de la nôtre il ne soit fait qu'une seule oblation » *(Lettres*, p. 366).

Le cardinal Mercier disait, de son côté :

« Je suis la petite goutte d'eau qu'absorbe le vin de la messe. Et le vin de la messe devient le sang de l'Homme-Dieu. Et l'Homme-Dieu est substantiellement uni à la Très Sainte Trinité. La petite goutte d'eau est emportée dans le fleuve de la vie de la Trinité Sainte. Sera-t-elle jamais assez limpide, la petite goutte d'eau destinée à participer au Saint Sacrifice de la Messe ? ».

Et déjà S. Cyprien avait écrit :

« L'eau symbolise le peuple chrétien... c'est pourquoi il nous est défendu en consacrant le calice, soit d'offrir le vin seul, soit l'eau seule... Offrir le vin consacré sans le mélanger d'eau, serait comme si le Christ pouvait être offert sans nous ; mais quand le vin et l'eau sont mélangés et confondus, alors seulement se réalise la totalité du sacrement spirituel et céleste » *(Lettre* LXIII).

C'est si vrai que la messe doit être notre sacrifice en même temps que celui de N.-S., que tout au cours de la messe nous prions Dieu de l'agréer. Nous disons : « En esprit d'humilité et avec un cœur contrit, faites, Seigneur, que nous soyons acceptés par vous et qu'ainsi notre sacrifice puisse plaire à vos yeux. » — Et encore : « Daignez jeter sur ces offrandes un regard propice et favorable, et les agréer, comme vous avez agréé les présents de votre serviteur le juste Abel et le sacrifice de notre patriarche Abraham et celui que vous offrit Melchisédech. »...« Nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, commandez que cette oblation soit portée par les mains de votre saint Ange sur votre autel sublime, en présence de votre divine Majesté. »

Prierions-nous de la sorte si le Christ était la seule victime ? Cette victime est agréée de Dieu ; si nous prions ainsi c'est que nous devons nous offrir avec lui, nous sacrifier avec lui, être victime avec lui.

Ils nous seront facilités, ces sacrifices, à la pensée que c'est en quelque sorte une dette et que N.-S. a fait beaucoup plus pour nous, jusqu'au sacrifice de sa vie. Nous nous sentirions indignes de lui si nous n'étions pas capables d'un acte de patience, de charité, de mortification alors que lui s'est livré pour nous.

Ils seront facilités et ils seront valorisés. Nous les estimons vite héroïques. Ils ne sont le plus souvent que des riens auxquels se mêlent beaucoup d'imperfections surtout à cause des mobiles intéressés qui nous font agir. « Sera-t-elle assez limpide la goutte d'eau destinée à participer au saint sacrifice de la messe ? » se demandait le cardinal Mercier. Mais unis au sacrifice de N.-S. nos petits sacrifices prendront valeur du sien, comme la goutte d'eau mêlée au vin à l'offertoire se trouve changée au sang de Jésus par la Consécration.

Et ils porteront beaucoup de fruits. « Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit » (Jo., xv, 5).

Ainsi comme le sang et le vin rappellent le don du Cœur de Jésus, l'eau rappelle le don de notre cœur. Nous le faisons d'intention à la messe et à la communion. Il nous reste à le faire chaque fois que l'occasion s'en présente : à l'heure de la tentation pour rester fidèle à Dieu ; quand la nature nous incline au moindre effort ; quand la grâce de Dieu nous sollicite à la vertu.

La dévotion au Sacré-Cœur n'est pas purement affaire de sentiment. Elle doit aller jusqu'à la blessure du cœur. Il peut n'en sortir que de l'eau ; elle se trouve immédiatement mêlée et emportée dans le sang divin.

* *

N.-S. nous a donné l'Eucharistie. De tous les témoignages de son amour, c'est un des plus grands, on peut dire c'est le plus grand, car l'Eucharistie ne fait que prolonger et appliquer le sacrifice de la croix. La Messe du Sacré-Cœur devait nous le rappeler.

Eucharistie veut dire action de grâces. Le don si grand du Cœur de Jésus appelle notre reconnaissance. Et il n'y a pas action de